MEMENTOTE

DISCOURS

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE MONTMORENCY

LE 22 MAI 1903

AU SERVICE POUR LES POLONAIS MORTS
DANS L'ÉMIGRATION

Par Alfred **BAUDRILLART**

PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Mementote operum patrum quæ fecerunt : « *Souvenez-vous des œuvres qu'ont accomplies vos pères.* » I Macch., II, 51.

Mes Frères,

Cette parole de nos Saints Livres se présente naturellement à l'esprit dans cette cérémonie, et sans doute, plus d'une fois déjà vous l'avez entendu commenter. Vous êtes ici réunis pour vous souvenir, pour vous souvenir de vos morts et pour vous en souvenir devant Dieu, c'est-à-dire d'un souvenir qui n'est pas stérile, mais qui se tourne en prière et en leçon. Chaque année, tous ceux d'entre vous que ne retient pas la tâche inévitable d'un labeur quotidien viennent se recueillir dans ce sanctuaire, devenu comme un coin de la patrie perdue, implorer Dieu pour ceux qui reposent dans la tombe, et leur demander à eux le secret de ce qu'ils ont été, de ce que vous êtes et de ce que vous serez.

Ah ! mes Frères, pour tous les hommes, c'est quelque chose de grand, de bon, d'utile, de sacré que de se souvenir. C'est quelque chose d'abord pour ceux-là qui nous ont quittés : car, avant l'heure de la séparation, il leur fut doux d'entrevoir, — et maintenant ils se réjouissent de le voir, — qu'ils se survivraient dans le cœur des êtres

qu'ils avaient aimés. Non, ils ne sont pas morts tout à fait, même pour cette terre, les disparus de qui l'on se souvient. Oh! combien même, parfois, ils sont plus vivants que ceux qui paraissent vivre! Regardez cette pauvre veuve, cachée sous le long voile noir de son deuil inconsolé; elle traverse l'existence, l'œil fixé sur un être invisible à tout autre, mais qui, pour elle, est là toujours et demeure le guide et l'appui. Ne vit-il pas vraiment dans le cœur de sa mère, le petit ange aux cheveux blonds, à peine montré à la terre, et dont personne ne sait plus le nom? Vieille et courbée par les ans, elle regarde encore, émue et souriante, et les vêtements fanés et les jouets aux couleurs ternies de cet enfant...

« qui dort
« Dans l'impérissable jeunesse
« Des berceaux touchés par la mort. »

Ainsi, à des degrés divers, grâce au souvenir, vos pères, vos frères, vos amis continuent de vivre en vous et, quand à certains jours, tels que celui-ci, le souvenir se ranime plus fort et plus saisissant, c'est pour eux, je veux le croire, comme un jour de fête plus brillant dans l'éternelle fête du céleste au-delà.

Pour ceux aussi qui se souviennent, le souvenir est chose grande et bonne; car le souvenir est désintéressé; c'est une protestation contre cet égoïsme qui nous ramène sans cesse à nous-mêmes. Hélas! dans l'entraînement de la vie nous avons peine à penser même aux vivants, lorsqu'ils ne nous touchent pas de très près ou qu'ils ne peuvent nous servir à rien. Par le souvenir des morts, nous sortons de nous-mêmes et de notre haïssable moi; nous

nous élevons à de hautes et salutaires pensées; nous devenons, pour la vie, et meilleurs et plus forts.

Mais, mes bien chers Frères, si pour tout homme quel qu'il soit, il y a dans le simple souvenir ce quelque chose et de noble et d'utile, combien plus pour ceux que le présent accable, combien plus pour les persécutés, pour les opprimés, combien plus pour vous! J'ose l'affirmer : le souvenir, c'est votre force et votre garantie; à l'heure présente, vous ne pouvez pas faire autre chose que de vous souvenir, — bien criminel serait quiconque vous conseillerait autre chose; — mais, ce faisant, croyez-moi, vous faites beaucoup et plus peut-être que vous ne pensez.

N'était-ce pas ce que le prophète Isaïe rappelait, avec son âpre et poétique éloquence, à ces Juifs de la captivité à qui, trop justement, hélas! on a pu maintes fois vous comparer? Pourquoi, leur disait-il, pourquoi vous tourner vers tous les secours extérieurs, tous les auxiliaires humains que vous croyez apercevoir en quelque point de l'horizon? Pourquoi implorer l'aide fragile et mensongère de l'Égypte? L'Égypte est homme et non pas Dieu, *Ægyptus homo et non Deus*[1]; à l'heure décisive, elle vous fera défaut; Dieu peut seul vous sauver. En attendant, c'est dans le silence et dans l'espérance que sera votre force : *in silentio et in spe erit fortitudo vestra*[2].

Et moi, je m'empare de ces paroles du prophète, comme de celles de Mathathias à ses fils que j'ai citées d'abord, pour vous les transmettre et pour en tirer l'encouragement que vous attendez de moi. Mais qui suis-je pour vous parler ainsi, et comment aurais-je l'audace de paraître vous

1. Isaïe, XXXI, 3. — 2. Isaïe, XXX, 15.

faire la leçon? Je n'ai pas souffert comme vous, et vous en savez plus long que moi et sur vos maux, et sur la manière de les supporter, et sur le parti qu'il en faut tirer. Un jour, bientôt peut-être, les catholiques de France connaîtront quelques-unes de vos douleurs ; ils seront traités comme vous l'êtes chez vous, parias dans leur propre pays, ou, prêtres et religieux, réduits à chercher dans l'exil, non le repos et la paix, mais le droit de continuer leurs œuvres et d'aider leurs frères. Oh! alors c'est à vous qu'ils viendront demander des leçons; puissent-ils être, comme vous, indomptables et fidèles! Notre expérience n'est pas faite encore et cependant je me présente devant vous, j'ose même vous parler avec autorité. C'est que je viens à vous à titre de prêtre et je m'adresse à des catholiques; c'est que je viens à vous à titre d'ami, successeur de tous ces prêtres de l'Oratoire qui depuis les Gratry, les Perraud, les Mariote, les Pététot, les Lescœur, ont fait entendre leur voix en faveur de la Pologne ou prêté leur concours à vos œuvres. A ce double titre de prêtre et d'ami, je sais que vous m'écouterez avec bienveillance. Daigne la Vierge bénie, que vos pères s'appropriaient en quelque sorte comme leur souveraine, l'honorant sous le nom de *reine de Pologne et de duchesse de Lithuanie,* faire pénétrer ma parole jusqu'à vos cœurs et leur porter ainsi quelque consolation!

*
* *

Mementote! Souvenez-vous! Ah! que veulent-ils vos adversaires, sinon que vous oubliiez? que vous oubliiez votre histoire, que vous oubliiez votre langue, que vous oubliiez votre foi, c'est-à-dire tout ce qui fait que vous

êtes encore vous-mêmes. Que n'imaginent-ils pas pour vous conduire insensiblement à ce triple et fatal oubli?

Votre histoire, ils la travestissent et ils forcent vos enfants à l'apprendre telle qu'ils l'écrivent. Rayez, rayez de vos annales les noms à jamais glorieux des Ladislas, des Sobieski et des Kosciuszko ; ne parlez plus de la défense de Vienne et de la chrétienté tant de fois sauvée par vous des assauts de la barbarie musulmane! Mais apprenez que la grande Catherine, aux applaudissements de Voltaire et de la philosophie, a daigné un jour répondre à l'appel de vos pères et les délivrer de tous les jougs religieux, sociaux et politiques, sous lesquels ils gémissaient. Laissez là les usages par lesquels le passé parle encore aux modernes; séditieux vos emblèmes, séditieux vos vêtements, séditieux jusqu'à vos attelages nationaux; séditieux parce qu'ils aident à se souvenir. Oubliez! Oubliez!

Et votre langue! Bannie de la magistrature et des administrations, bannie de vos écoles, où vos petits enfants sont réduits à cacher leurs livres polonais, bannie des enseignes de vos marchands, et de leurs livres de commerce, bannie des étiquettes de vos pharmaciens, bannie, dans certains pays, des enveloppes de vos lettres impitoyablement jetées au rebut, lorsqu'elles portent trace de l'idiome condamné à périr, bannie même de vos conversations privées, si elles s'échangent en un lieu public. Malheur à ceux qui, dans un court instant d'inadvertance laissent échapper quelques mots de cette langue dans laquelle ils pensent : témoin ce pauvre paysan frappé d'une lourde amende pour une douzaine de syllabes insigni-

fiantes prononcées en polonais dans un bureau de perception. Oubliez! Oubliez!

Oubliez surtout votre religion, car, si elle est catholique, elle est aussi pour vous nationale. Cachez derrière les murs de vos églises, ou, par une grâce insigne, derrière ceux de vos cimetières, s'ils sont assez hauts, vos traditionnelles et saintes processions; qu'importe que, dans des enceintes trop étroites, les fidèles écrasés s'évanouissent, tombent, soient foulés aux pieds, se brisent les membres. L'essentiel c'est que nul ne vous voie dehors; et si, pour les pompes religieuses, vous aimez le grand jour, eh bien, les processions orthodoxes sont là pour vous recueillir : suivez-les! que vos croix et que les statues de vos saints se dissimulent dans des enclos; qu'elles ne redisent pas, à l'angle des chemins, au passant qui va et qui vient, les dévotions des ancêtres! Que vos églises se détériorent et ne se réparent pas! qu'elles s'écroulent et ne se relèvent pas! que vos chants en langue vulgaire ne bercent pas votre douleur sur la route qui conduit vos morts à leur dernière demeure! qu'ils ne figurent pas dans votre liturgie; qu'au besoin ils y cèdent la place à la langue du vainqueur! que vos prêtres et vos évêques soient, nuit et jour, espionnés; qu'ils soient paralysés dans leur action, accablés d'amendes, emprisonnés, déportés! qu'aux jours de fêtes de la famille impériale, vos enfants soient tenus d'assister aux offices de l'Église russe et d'entendre un sermon où leur foi catholique sera bafouée! Qu'on leur impose sur les points controversés deux enseignements contradictoires! Et que, si leur conscience proteste, ils soient privés du droit de continuer leurs études! Pauvres petits révolutionnaires de douze et quatorze ans dont le

châtiment doit durer autant que la vie! qu'ils deviennent, s'il le faut, sceptiques ou impies, on n'en a cure : Oubliez, Oubliez!

Oubliez, c'est le cri de vos adversaires. Hélas! n'est-ce pas le murmure secret de beaucoup de vos amis? Ah! si vous pouviez oublier, comme ce serait commode, comme cela ferait taire certains remords! Vous seriez si raisonnables et vous nous rendriez si grand service! Où sont ces élans généreux qui naguère encore portaient les peuples vers vous? La force dont vous avez été les victimes, depuis en a fait d'autres. Hélas! cette nation même que vous aimiez à considérer comme votre seconde patrie, vaincue à son tour et mutilée, s'est tournée vers le puissant monarque qui la garantissait d'agressions nouvelles; elle vous aime toujours cependant, et c'est pour cela qu'elle ne saurait sans malaise entendre parler de vos souffrances : *Ægyptus homo et non Deus;* l'Égypte est homme et non pas Dieu! Ah! si vous pouviez oublier!

* * *

La conspiration de l'oubli, mes Frères, voilà votre grand danger; mais elle ne peut réussir que si vous y entrez vous-mêmes. Du jour où, comme le souhaitent vos ennemis et un trop grand nombre de vos amis, vous commencerez à oublier, sachez-le, vous êtes perdus; c'en est fait de vous comme peuple dans le présent et dans l'avenir. Et voilà pourquoi le prêtre et l'ami qui est dans cette chaire, très respectueusement mais très fermement, se permet de vous dire : *Mementote operum patrum vestro-*

rum; souvenez-vous des œuvres de vos pères, de l'histoire qu'ils ont tissée, de la langue qu'ils ont élaborée, de la religion qu'ils ont servie, qu'ils vous ont transmises et qui constituent votre personnalité.

Oui, souvenez-vous de votre histoire ! Elle est belle parce qu'elle est généreuse et chevaleresque ; elle est triste, parce qu'elle s'achève dans un désastre sans égal. Mais, à ces deux titres, elle est féconde.

Qu'elle était magnanime et brillante la Pologne du xve siècle et comme elle versait, sans le pleurer, le sang de ses veines, pour défendre son sol et son *Credo*, les peuples voisins et la chrétienté tout entière ! Les hordes musulmanes se succédaient à flots pressés ; la Bulgarie, la Serbie déjà étaient couvertes par cette mer envahissante ; la Hongrie, la Bohême, l'Italie, l'Europe, paralysées par la crainte et plus encore par leurs querelles intestines, se demandaient avec angoisse si le Croissant n'allait pas, dans la plus grande partie de notre continent, supplanter la Croix et tout ce qu'elle symbolise. La Pologne était là : à sa tête, un adolescent, presque un enfant, Ladislas, un grand évêque, Zbigniev Olesnicki. Au peuple, au roi, l'évêque montre l'idéal de la guerre sainte, le rôle héroïque de chevalier de l'Église. Le peuple et le roi savent entendre ; ils se lèvent, ils triomphent ; et si, plus tard, la fortune repasse sous les drapeaux d'Amurat, Ladislas, mort en héros sur le champ de bataille, lègue à son pays les traditions qu'en dépit de quelques hésitations il suivra jusqu'au dernier jour et dont Sobieski demeurera, pour tous les siècles, l'éclatant porte-drapeau.

Généreux et vaillants, l'étiez-vous moins, Polonais de la Grande Armée, lorsque votre sang se mêlait au nôtre sur tous les champs de bataille de l'Europe ? Qu'ils furent beaux à Soma-Sierra vos lanciers lorsqu'au signal de Napoléon : « Partez, Ségur ! Allez ! faites charger mes Polonais ! » ils enlevèrent, décimés par le fer et le feu, l'imprenable rocher couronné de canons et de fusils qui vomissaient la mort !

Oui, vos héros sont de vrais chevaliers, de ces hommes qui, comme un historien le disait de votre Kosciuszko, se jettent avec simplicité dans les luttes les plus inégales, « embrassant magnanimement les deux chances : victoire ou martyre ».

Généreux, vous le fûtes aussi à l'égard des peuples dont la destinée fut de se fondre avec la vôtre. Oh ! que j'aime à lire cet acte d'union entre la Pologne et son ancienne rivale, la Lithuanie, où se rencontrent ces nobles paroles : « L'amour chrétien produit des fruits magnifiques ;..... désireux de nous mettre sous son égide, nous unissons nos familles et les blasons de nos ancêtres ; désormais les seigneurs lithuaniens seront nos égaux ; nous leur prêtons serment solennel de ne jamais les abandonner dans le danger, mais de les soutenir au contraire de toutes nos forces ;..... leurs ennemis seront nos ennemis et leur prospérité sera notre prospérité. »

Ah ! si vos vainqueurs avaient ainsi compris l'union !

Souvenez-vous, mes Frères, des nobles exemples de vos ancêtres, de leur générosité, de leur vaillance, de leur grandeur d'âme, pour les imiter ; ne croyez pas que ces vertus soient désormais hors de propos, même dans les relations internationales. Mais souvenez-vous aussi des fautes qui furent commises, pour les éviter, et des défauts qui, vous le savez, contribuèrent à vos malheurs. Souffrez

qu'avec délicatesse je touche à cela même : des enseignements de l'histoire il faut savoir tout entendre. A l'esprit de division, à la mobilité, au mépris du travail obscur, que l'on a pu reprocher à votre race, opposez les qualités contraires qui, plus que jamais, font les grands peuples. Soyez unis ! la communauté du malheur, hélas ! ne suffit pas toujours à rapprocher. Oh ! qu'il est lamentable de voir les vaincus d'une même cause se déchirer et s'accuser ! Soyez sérieux et constants. Sous le coup de tant d'épreuves, il semble que cela vous soit facile ; mais la nature n'est-elle pas toujours là qui nous porte à chercher quand même la distraction et le plaisir ? Soyez laborieux ! C'est avant tout par le travail que se forment l'homme et le citoyen. Écoutez l'énergique appel que, dans un beau livre, vous adressait naguère une vaillante chrétienne, votre compatriote : « Loin de vous, loin de vous, cette conception asiatique que l'oisiveté et des mains incapables sont des signes de dignité [1] ! »

Souvenez-vous de votre histoire ! Souvenez-vous aussi de votre langue ! N'est-ce pas surtout par la langue que se traduit l'âme d'un peuple ? Elle s'inspire des images qui lui sont familières, du monde physique où il s'est développé, de ses progrès historiques, de ses croyances, des états psychologiques qui lui sont propres. Parler dès l'enfance une langue étrangère, c'est entrer dans un esprit qui n'est pas celui des ancêtres, c'est en quelque façon devenir soi-même étranger. O vous qui vivez en France, songez aux efforts souvent périlleux, — je les rappelais tout à l'heure, — que font les enfants de votre patrie,

1. Comtesse Zamoyska, *Sur le travail*, traduction française, p. 9.

pour garder, en présence de l'adversaire qui les guette, la connaissance et l'usage de leur parler traditionnel. Et vous à qui l'acquisition et la conservation de ce parler ne coûtent qu'un peu de travail, reculeriez-vous devant ce travail ? Lisez et relisez ces grandes œuvres dont si justement vous êtes fiers, et par lesquelles vous avez enrichi le patrimoine littéraire de l'humanité ; ce sont les pensées mêmes, les affections, les joies, les souffrances de vos aïeux qui passeront en vous et qui, établissant le lien le plus intime entre eux et vous, vous permettront à vous-mêmes de communiquer à vos descendants ce que vous aurez ainsi reçu de vos pères : la tradition intellectuelle, l'identité spirituelle et morale.

Pour compléter cette œuvre et la corroborer de la façon la plus efficace, souvenez-vous de votre foi ! Ah ! je ne le sais que trop, il n'est personne aujourd'hui pour qui conserver intacte la foi de ses pères ne suppose et n'exige des combats souvent pénibles. Pour vous cependant, mes Frères, la tâche est, je l'ose dire, moins rude que pour d'autres. Comme le disait, il y a trente-cinq ans, dans l'éloge funèbre du général Zamoyski, le prêtre éloquent, aujourd'hui cardinal de l'Église romaine, que je m'honore de regarder et de saluer comme mon père en religion, Mgr Perraud : « Je ne sache pas une seule de vos gloires nationales qui n'ait reçu de son dévouement à l'Église son baptême et sa consécration. » Dix siècles de votre histoire sont étroitement liés à celle de l'Église catholique ; vous avez été ses propagateurs, vous avez été ses défenseurs, vous avez été et vous êtes encore ses martyrs. Et elle le sait bien, l'Église, et elle n'en ménage pas l'aveu, elle qui par la bouche d'un de

ses pontifes suprêmes proclamait que vous n'aviez qu'à ramasser la poussière de votre sol pour avoir les mains pleines de reliques sacrées, elle qui, par la voix du plus grand de ses orateurs, notre Bossuet, vous déclarait nécessaires, et par celle du plus charitable de ses apôtres, saint Vincent de Paul, ne craignait pas d'affirmer que, sans vous, le catholicisme était perdu. L'Église catholique! ah vous y êtes attachés, comme on s'attache tout de bon, par le sacrifice. Et cependant, mes Frères, vous-mêmes n'avez-vous rien à redouter pour votre foi? Ce vent de scepticisme, de rationalisme, d'impiété radicale, qui souffle sur le monde, ne vous entraînera-t-il pas comme tant d'autres? Ah! je ne crains pas pour ceux des vôtres qui, en face de l'orthodoxie provocante, défendent pied à pied leurs croyances. Ils sont dans le feu du combat, et le combat même les soutient. Mais vous qui êtes mêlés au mouvement de nos esprits, qui fréquentez nos universités, qui y écoutez ces enseignements volontairement hostiles au christianisme, ces doctrines dénuées de preuves, mais parfois spécieuses, par lesquelles on prétend remplacer celles du Sauveur Jésus, ne vous laisserez-vous pas séduire? Croyez-moi; votre patriotisme ne tarderait pas à subir les mêmes atteintes que votre foi. Je ne sais quel gouverneur de la province de Kiew lançait un jour aux étudiants de l'Université dont il avait la charge ce mot plus que déplacé dans une telle bouche : « Amusez-vous! » Les étudiants, malgré leur âge et les entraînements qu'il comporte, virent le piège qui leur était tendu et s'indignèrent. Ceux qui vous disent : « Cessez de croire! » vous conduiraient bientôt aux mêmes abdications. Que vous laissiez couvrir de la boue des passions ou de la poussière de l'incrédulité vos convictions morales et religieuses, le tour viendra de vos convictions patriotiques; vous sombrerez dans l'indifférence ou dans l'internationalisme. Et donc, ce que Dieu a uni, ne le séparez pas!

*
* *

Mementote! Souvenez-vous! Souvenez-vous seulement, et vous n'aurez pas fait quelque chose de vain, car, par ce souvenir actif et qui perpétue la vie, vous aurez sauvé l'âme du peuple polonais. Or qu'est-ce qu'un peuple, sinon avant tout une âme, une âme collective sans doute, mais enfin une âme? L'indépendance politique, c'est beaucoup; c'est le couronnement nécessaire de la vie nationale; c'est le but qu'il ne faut pas perdre de vue. Ce n'est pas tout pourtant, et ce n'est même pas toujours le principal.

Voyez la Grèce! La Grèce avait une âme, oh! combien vivante, âme toute faite de lumière, d'intelligence, de passion pour la beauté, âme vraiment immortelle. Et par deux fois la Grèce a pu subir pendant des siècles la domination étrangère sans cesser d'être elle-même. Ce fut d'abord la domination d'un peuple frère par le sang et par la civilisation, et l'âme de la Grèce fut si forte qu'elle triompha de l'âme même du vainqueur et la transforma presque à son image, jusqu'au jour où, de l'Empire romain, il ne subsista plus que l'Empire grec. Puis fut ce la domination déprimante, étouffante celle-là, de la barbarie turque. Et pourtant la Grèce vivait

toujours; elle vivait parce qu'elle avait une histoire et qu'elle l'apprenait, parce qu'elle avait une langue et qu'elle la parlait, parce qu'elle avait une foi et qu'elle la pratiquait, en un mot parce qu'elle se souvenait d'elle-même. Quatre siècles passèrent et la Grèce, retrouvant son indépendance complète, compta de nouveau parmi les nations; c'est qu'elle était encore un peuple, et elle était encore un peuple parce qu'en dépit de toutes les tyrannies, elle avait gardé son âme.

In silentio et in spe erit fortitudo vestra! Écoutez, mes Frères, la grande voix de votre noble Krasinski; mieux que moi, il vous prêchera cette résignation silencieuse, forte, agissante, si éloignée d'une lâche et mortelle passivité. « O ma patrie! sois la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre par pierre; sois l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui prépare la victoire future; sois le calme dans la tempête; sois l'harmonie au milieu des cris de discorde; sois l'éternelle beauté au milieu des laideurs; sois pour les lâches et les pharisiens le silence méprisant qui accable; sois pour les faibles la force qui relève les courages; sois l'espérance de ceux qui perdent l'espérance; dans ton combat contre l'enfer de ce monde, qui se dresse contre toi, sois cette force tranquille et aimante, contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais. »

Je termine, mes Frères. Encore une fois, demeurez un peuple par la fidélité à vos traditions, à votre histoire, à votre langue, à votre foi, et par l'acquisition des vertus solides qui compléteront les généreuses et brillantes qualités de vos pères; sauvegardez l'âme polonaise! et, à l'heure marquée par la Providence, se produiront les

grands bouleversements qui, d'une manière ou d'une autre, rendront à votre patrie sa place sur la carte du monde. Alors ceux qui viendront après vous et qui vous devront ce bonheur béniront et glorifieront votre humble et douloureux travail, d'autant plus méritoire qu'il était plus obscur. Parce que vous vous serez souvenus, ils se souviendront de vous à leur tour : ce sera votre récompense dans la postérité. Mais, avant eux, notre Dieu, se sera souvenu lui aussi, notre Dieu, pour qui les siècles sont comme des jours; et, sans attendre ce couronnement terrestre de leurs labeurs, il aura récompensé de l'éternelle béatitude ceux de qui la vie aura été faite d'efforts sérieux vers le bien, de sacrifices à leur foi, d'espérance en Lui, cette espérance invincible qui est le plus grand hommage de l'homme à la Divinité! Ainsi soit-il!

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).